

## Plus loin que le souvenir

*Madeleine Monette revisite l'inimaginable avec le recueil Ciel à outrances*

9 mars 2013 | Laurence Cornet | Livres



Photo : François Pesant - Le Devoir

C'est avec un recueil de poésie que Madeleine Monette aborde un sujet aussi personnel qu'universel, celui du désastre du monde moderne, dont le point de bascule est le 11-Septembre.

*Ciel à outrances*  
Madeleine Monette  
Éditions de l'Hexagone, coll. «  
Écritures »  
Montréal, 2013, 112 pages

New York — Madeleine Monette explore la matière littéraire avec une exigence sans cesse renouvelée : « J'écris des romans avec des lenteurs et des impatiences de poète », admet-elle. Son premier roman, *Le double suspect*, qui tient de l'enquête psychologique, a peu à peu laissé la place à des sommes sociales dont *Les rouleurs*, publié en 2007, était un aboutissement maîtrisé. Aujourd'hui, c'est avec un recueil de poésie qu'elle aborde un sujet aussi personnel

qu'universel, celui du désastre du monde moderne, dont le point de bascule est le 11-Septembre.

« Le poème *Élan vital* nous fait passer du jour même aux jours qui suivent, à " la fidélité des lendemains ", puis fait place au zoom out du poème *Le ressac des sens* où il est question des premières réactions, de l'indignation unanime où l'on voyait des foules amoureuses se rassembler, mais

aussi du traitement de l'événement par les médias, les hommes politiques, etc. », explique l'écrivaine, qui vit à New York.

Le lecteur passe de l'histoire de personnages affectés indirectement par l'événement, en périphérie de la catastrophe, à des situations concrètes qui nous amènent au coeur de la tragédie, au centre même de la mort. Cette alternance rythme le récit, faisant de cette suite poétique une narration fluide dont les fragments divisibles sont autant d'expériences contemporaines reflétant une certaine tragédie du quotidien.

Mélodie vibrante de la ville, le texte frémit, parsemé d'interjections anglaises échappées sous le coup de l'intensité émotionnelle, des paroles que l'on s'entend dire sans les comprendre, les mots de l'expérience non digérée, celle, brute et accablante, que l'écrivaine retrace 10 ans plus tard en s'appuyant sur ses souvenirs et sur la fiction afin d'aller au coeur de la sensation.

« Ce recueil est une avancée en poésie où j'ai essayé de m'approcher de l'inimaginable. L'imagination vient à la rescousse du souvenir et la poésie vient à la rescousse de l'imagination. Après des événements comme celui-là, on dit : " On n'oubliera jamais. " Mais pour moi, il faut aller plus loin que le souvenir. L'imagination redonne de l'intensité à l'événement. Elle recrée cette urgence, cette immédiateté de l'expérience. Et l'on trouve un réconfort dans un face à face avec la douleur. »

C'est d'ailleurs ce qui amène l'auteure à s'inscrire explicitement dans le texte : « Élan vital est un poème charnière. Il se termine en faisant place à l'écriture, à l'écrivaine. J'ai poussé plus loin que jamais le processus d'identification de la romancière à ses personnages parce que je voulais être là, dans cette violence inexplicable, dans cette douleur intolérable. C'est un recueil très personnel où je me révèle avec plus de vulnérabilité que dans les romans précédents. »

On y rencontre un amoureux abandonné qui se venge de sa séparation par un tatouage indélébile, une jeune immigrée sur le point d'être licenciée, une veuve dévorée par la surprise d'une mort tout sauf spectaculaire, une vieille femme submergée par le désordre de ses émotions auxquelles répond le soudain chaos. C'est une réflexion sur l'événement tout autant que sur la vie, le monde, l'immigration, l'amour, le travail, les médias, une expérience précise autant que le récit d'aventures individuelles et des drames qui bousculent le monde. La confusion de flammes aveuglantes, de poussière asphyxiante, de métal suintant, d'angoisses indomptables et d'immeubles mouvant dans un anthropomorphisme poignant est parfois autant celle du New York de 2001 que celle de l'Alep de 2012.

Loin d'un pathos qui nierait la souffrance par sa superficialité, le recueil succombe à un réalisme du trouble, réveillant une compassion essentielle. Si l'écriture s'efforce de raviver l'empathie, il s'en dégage une émotion épaisse concentrée dans la densité de l'écriture : un style économe mais précis où le jeu sur les proportions bousculées rend compte de la démesure de l'événement, de son outrance, comme le titre l'indique. De ses outrances, même, ses excès qui s'animent dans des images fortes. Les métaphores s'enchaînent sans se répéter, passant du champ minéral aux références naturelles dans un rythme aussi vertigineux que les tours effondrées, le ciel y est omniprésent, comme si sa profondeur reflétait l'abysse du carnage, le martèlement des mots résonne en nous autant que le drame retentit dans nos consciences.

*Collaboration spéciale*

# Poésie urbaine

CORPS À CORPS AVEC LES GRANDES CATASTROPHES

**C'est l'histoire d'une rencontre qui se préparait depuis longtemps, qui a bien failli ne jamais se réaliser.**

Ève Boissonnault

J'ai *presque* rencontré **Madeleine Monette**. Notre première entrevue tient toutefois du rendez-vous manqué. C'était au mois d'octobre dernier, alors que le violent ouragan Sandy balayait tout sur son passage, ravageant le joyau de l'Amérique urbaine, l'île de Manhattan, et ses environs. Installée sur une terrasse du quartier Chelsea, les yeux rivés sur la rivière Hudson, j'ai joint la romancière par téléphone : le bonheur de converser en français dans ce narratif anglophone.

Notre premier échange, bien que rempli de promesses, était d'ores et déjà teinté d'orage. Le jour de notre rendez-vous, le ciel tourne à l'ébène, les vents au tourbillon. J'appuie sur la touche de rappel automatique. Pas de réponse. Je me demande si tout va bien à Soho, au onzième étage, dans l'appartement de Madeleine Monette. Puis Sandy nous plonge dans le noir.

L'hiver passe.

Rendez-vous promis, remis, je joins de nouveau l'auteure par jour de printemps, toujours par téléphone. Mais elle se trouve sur un traversier menant à Martha's Vineyard. Sur l'océan houleux, son bateau voit le creux des vagues, sous des pluies torrentielles, dans une froideur automnale. Pas facile de garder le fil, ni la ligne. Finalement, elle répondra à mes questions par courriel.

## Correspondances

L'année 2007 aura été porteuse pour la romancière Madeleine Monette. Elle lance son cinquième roman, *Les Rouleurs* (Éditions Hurtubise), elle est reçue à l'Académie des lettres du Québec, et commence à mijoter son prochain projet : un premier recueil de poésie qui aura pour titre *Ciel à outrances* (Éditions de l'Hexagone, 2013).

« Le recueil a commencé à prendre forme lorsqu'on m'a demandé d'écrire un "éloge de la marche" pour un numéro de la revue *Mœbius*. Tout de suite l'idée m'est venue d'une femme qui, jour après jour, refait le chemin des rescapés du 11 septembre le long du fleuve Hudson, de ceux qui ont pu fuir », se remémore-t-elle. Les intrications des rues de New York – et la journée du 11 septembre –, Madeleine Monette les connaît bien, puisqu'elle habite Gotham depuis plus de trente ans (« J'ai quitté Montréal pour vivre avec un homme rencontré sur la mer Égée, alors que nous avions tous deux

25 ans », confie-t-elle sans en révéler davantage). L'amour, aussi grand soit-il, ne fait toutefois pas oublier une décennie tumultueuse qui marque au fer rouge l'époque où l'on vit.

« *Ciel à outrances* est ancré dans les actualités du début de ce siècle et dans le réel de la terreur, de la guerre et des grandes catastrophes, au creux de l'instant historique vécu comme "un corps à corps" intime et social, imaginé dans "le ressac des sens" », explique Mme Monette. « Le plein de la bouche » et « Le corps panique », par exemple, sont des poèmes percutants, suffocants, qui font tomber le lecteur dans les catacombes du World Trade Center ou d'autres catastrophes récentes. D'autres poèmes, qui nous transportent dans les marges de l'épicentre, abordent cette même terreur sur fond de drames quotidiens.

**« Vivre à l'étranger, comme l'ont fait et le font tant d'écrivains dans le monde, peut créer des conditions propices à l'écoute, nous garder en état d'alerte. »**

« Vivre à l'étranger, comme l'ont fait et le font tant d'écrivains dans le monde, peut créer des conditions propices à l'écoute, nous garder en état d'alerte. Pour ce qui est de New York, à la fois sauvage et hautement raffinée, c'est une

ville qui ne se laisse jamais apprivoiser complètement. Toutefois, j'y habite depuis assez longtemps pour ne plus la voir avec des yeux de touriste, pour pouvoir l'intérioriser et la réimaginer », dit l'auteure. « Une grande ville cosmopolite, un bain de langues étrangères où l'on vit en voyage permanent, surtout quand l'on s'est déraciné, peuvent aussi nous redonner notre vulnérabilité, faire tomber nos défenses tout comme l'écriture et la lecture le font dans un autre registre, en nous déconstruisant et en nous reconstruisant. »

À l'heure où l'on termine notre longue conversation échelonnée sur des mois, Madeleine Monette prend l'avion. La Montréalaise met le cap sur son île d'origine le temps de célébrer le lancement printanier des nouveaux livres de son éditeur, le sien, mais aussi ceux de ses collègues d'ici.

« À l'écart, à une distance géographique considérable de la communauté d'écrivains dont j'ai le bonheur de faire partie, dans une mer de mots anglais et sans être lue par la personne qui m'est la plus proche au monde, je suis rarement alourdie par le sentiment d'être observée ou tenue à l'œil, je peux me laisser aller plus facilement peut-être à être farouche dans mon travail », conclut Madeleine Monette, que j'imagine assise devant sa fenêtre, qui a vue sur les toits du quartier de Soho, à Manhattan.

## QUAND LE DÉSASTRE CHANTE

*Autumn in New York, why does it seem so inviting?  
Autumn in New York is often mingled with pain.*  
Vernon Duke, 1934.

*O God, O God, that it were possible  
To undo things done, to call back yesterday; [...]  
But O! I talk of things impossible,  
And cast beyond the moon.*  
Thomas Heywood,  
*A Woman Killed with Kindness*, 1603.

Madeleine Monette  
*Ciel à outrances*  
Éditions de l'Hexagone, 2013.

Il y a les gifles qu'on regrette d'avoir reçues, celles qu'on aurait souhaité avoir le courage de donner, et puis il y a les autres: celles qu'on n'espérait plus. Rien ne me préparait à la gifle esthétique que Madeleine Monette m'a flanquée (je le dis avec la plus grande gratitude) à la lecture de son dernier ouvrage *Ciel à outrances*, la toute première offrande poétique d'une romancière qui a toujours écrit avec l'élan, et paradoxalement, la patience du poète. On a dit de ses livres qu'ils étaient «très écrits» – remarque aussi tautologique qu'absurde. Qui voudrait d'un roman peu écrit? Ce que ces maladresses critiques tentent d'exprimer, c'est que les romans de Madeleine sont exigeants, que leur lyrisme, la profondeur de leurs fouilles psychologiques préoccupent davantage leur auteure que la production de méandres capricieux d'une intrigue à trois sous. C'est vrai, on ne lit pas Madeleine Monette à la plage (en tout cas pas moi); la plage est un théâtre de corps francs, qui se prête mal à l'ambiguïté, et l'ambiguïté, c'est la sève de toute l'œuvre de Madeleine. Le titre de son premier roman, *Le Double suspect* (1980), annonçait à lui seul son désir de chanter la beauté de tout ce qui est instable, de tout ce qui s'agite sur la pente du doute. Pour moi, Madeleine a toujours été la romancière du clair-obscur (urbain, pas pastoral) qui interroge la place de l'art dans nos sociétés, le rôle de l'artiste (le danseur, le comédien, l'écrivain) dans l'égarement, dans l'engourdissement du quotidien auxquels elle déclare la guerre chaque fois qu'elle s'assoit pour écrire la ville, son personnage fétiche, et ceux qui y vivent.

Cette écriture d'une précision chirurgicale, jamais sentimentale, souvent décapante, instruite comme celle de Yourcenar, interrogée par la blessure comme celle de Duras, elle la met à présent au service d'un projet poétique d'une ambition qu'on aurait pu qualifier d'insensée: celle de conjurer le tragique de vies à jamais rompues, brisées, agrandies ou anéanties, amendées surtout, par les attaques terroristes du 11 septembre de l'année 2001. Comme Madeleine, je vis à New York, et comme elle, j'étais là quand les tours sont tombées, quand, comme elle le dit:

cela nous arrive à nous !  
[...]  
au seuil de ce fouillis de traces,  
éclaboussement et linceul

sans recul encore, on déclare  
la date charnière, le monde a pris  
une secousse et le passé est un soleil  
volatil [...]

on répète *it will never*  
*be the same*, [...]

(*Le Ressac des sens*, 96-97)

Dans son roman *Les Rouleurs* (2007), l'auteure a cité une phrase d'une nouvelle de jeunesse de Samuel Beckett (« Assumption », 1929): « *'He could have shouted and could not'*. Il aurait pu crier et ne pouvait pas, ou n'aurait pas pu.» (353) Saisie de l'écroulement du monde civilisé dans la ville où elle a choisi de vivre, Madeleine Monette a-t-elle crié quand les écrans du monde entier se sont mis à hurler d'images leur indignation? Elle aurait pu crier. Mais de ce cri, elle a préféré faire un poème, un long et généreux poème narratif, un oratorio en douze chants qui m'atteint un peu plus à chaque lecture. Si l'on a eu raison de dire que ses romans sont écrits comme des poèmes, j'ai l'audace de dire qu'elle signe ici un poème qui est peut-être son plus grand roman (à ce jour). Elle parle dans ces pages la langue esthétique d'Artaud qui exige que le théâtre soit «un signe à travers les flammes»; dans sa lecture des signes de l'hécatombe, Madeleine fait mentir (le temps d'un poème) l'aphorisme de Theodore Adorno pour qui «toute poésie après Auschwitz est un geste barbare». Dans *Ciel à outrances*, la poésie est un geste civilisateur et la mort, Madeleine nous le rappelle, est toujours et déjà l'affaire des vivants. Heidegger aurait dit: «toujours-déjà».

Le premier mot du cycle grince implacablement au cœur comme à l'oreille: «Depuis», et ce depuis, c'est la césure, la blessure béante qui sépare l'avant de l'après; Madeleine le dira bien mieux dans son geste qui interdit toute paraphrase:

[...] on se regarde  
soi-même sans plus savoir  
qui est là, ce qu'on a déserté

une vie, sa propre vie  
jamais habitée

l'avant est lourd de l'après  
[...]

(*Le lait du ciel*, 9-10)

Il n'y a pas de Rilke sans la Première Guerre mondiale, probablement pas d'Auden sans la Deuxième, comme quoi les grandes catastrophes dont nous sommes les héritiers n'arrivent jamais seules : elles entraînent avec elles ce que Robert Frost a appelé «le plaisir de l'ultériorité». Qu'elle le veuille ou non, Madeleine participe à cet effort ni consolateur, ni opportuniste; depuis les décombres, elle parle aux vivants. Qu'on me pardonne mon *name-dropping* poétique: c'est l'enthousiasme, celui de l'admiration pure, qui me fait écrire.

J'écris «oratorio» parce qu'il s'agit bien d'une œuvre où de multiples voix sont entendues, et dans différents registres, où chaque poème est une histoire en soi (un roman en somme!), dense et autonome, mais qui à proximité du désastre est lié dans la douleur, dans l'affolement, dans la colère, au reste du cycle. J'écris «oratorio» parce que c'est aussi douloureusement musical, et tonique, et dantesque. C'est un poème symphonique, cauchemardesque, qu'il fait mal de lire parce que la beauté est toujours une affaire difficile, singulière, qui ose brandir le qui-perd-gagne de nos actualités, quand le désespoir n'est déjà plus l'absence d'espoir, mais bien l'espoir en miettes. Madeleine a écrit un poème-mosaïque qui a le courage, qui commet l'outrance – voilà, c'est dit – d'espérer que la poésie soit encore, soit toujours salvifique. (Voyez les petites rédemptions discrètes qui étonnent quelques-uns des personnages du cycle, dans *Tatoué* par exemple ou dans le magnifique *Élan vital*<sup>1</sup>). Grand détective du cynisme que je suis, du cynisme que j'exècre en tout, je n'en trouve nulle part dans ces pages qui auraient pu l'inviter. Au lieu, dans le verbe économe de la poète, dans l'arsenal réduit que la romancière s'est imposé, rien que de la force, des fers, des os, des cendres sans jugement, qui parlent presque sans elle (mais pas tout à fait).

*E quindi uscimmo a riveder le stelle.*

Et bientôt on en sort pour voir à nouveau les étoiles.

(Dante, *L'Enfer*, Chant 34.139)

On ne se refait pas; étant comédien, je lis toujours la poésie à haute voix, et les meubles de mon appartement new-yorkais ont entendu plusieurs récitals des poèmes de Madeleine réunis dans ce *Ciel à outrances*. Chaque fois, j'y trouve une nuance de plus, un personnage apparaît avec plus de profondeur. Ces poèmes-là sont faits pour être dits, joués presque. C'est un livre qui demande à être lu, une gifle à la fois, une gifle qui invite à tendre l'autre joue: et à haute voix, *please*.

Simon Fortin

(Revue *Estuaire*, chronique « Paroles de poètes », Montréal, décembre 2013.)

---

<sup>1</sup> Je ne sais si Madeleine – qui est une amie – a lu *Les Confessions* de Saint Augustin, mais je soupçonne que oui. Il y a dans ce poème un peu de l'angoisse du voleur de poires.

**MADELEINE MONETTE*****Ciel à outrances***

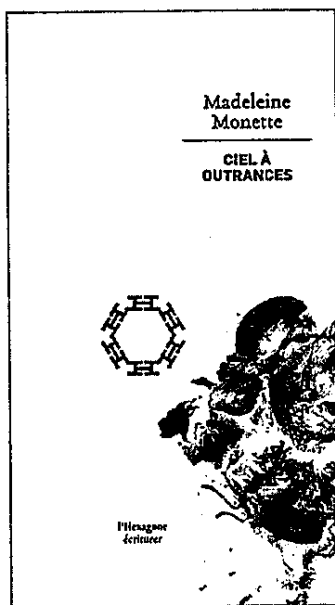
L'Hexagone, Montréal, 2013, 112 pages

À l'aplat de la couverture, on se dit : «Tiens un recueil de poèmes de la romancière et nouvelliste Madeleine Monette ! » Tout de suite, *Ciel à outrances*, titre prémonitoire, nous happe. L'auteure narre des vies et des situations concrètes, dans un vertige d'images tragiques. Les outrances s'inscrivent alors dans de multiples portraits de personnages subissant des catastrophes extrêmes. Mais l'outrance totale c'est lorsque tous et chacun, « on zappe, ° on surfe fidèle à soi-même, l'œil ° accroché au velcro des écrans », lorsque « la fiction des héros se heurte ° à celle des assaillants », lorsqu'on a l'impression que mourir devient un exploit. Dans ce recueil, au rythme enfiévré d'immenses hécatombes, le ciel surit de page en page. Les poèmes exposent un réel catastrophique pour un individu ou pour des hordes de gens qui pourraient ressembler à chacun d'entre nous. Parfois, on partage une vie qui se sclérose lentement dans le deuil ou dans la misère ou dans la folie ; d'autres fois, on assiste à de « lourds remous d'ouragan » où penser à la mort devient un luxe, car déjà sont engloutis des « couches géologiques ° d'agonisants, de prémourants ».

Les métaphores belles et uniques (parfois un peu trop serrées ou accumulées) de Monette actualisent, tel un œil de caméra devenant « l'œil sur la langue », la vengeance (autopunition) d'un homme tatoué d'une tête rousse, l'urne (si petite) de la veuve, la douleur de l'enfantement (accompagnée non pas du père mais de « songes atroces »), la chute mortelle (du 11 septembre ?) d'un opérateur de saisie, le licenciement d'une clandestine (« fleur d'oranger ° dans un champ de pierres »), les désastres naturels ou engendrés par les hommes, etc. Tant de situations que l'on peut observer juste à côté de nous, dans les rues des villes, comme des cendres toujours fumantes, ou à la télé comme un « attentat en boucle ». Tout ceci fait partie de notre Histoire, même si Monette « marche ° avec les vivants ».

Toutefois, le cri final qui devrait rester dans l'âme et le cœur est le suivant : « [I]l n'y a pas ° de spectacle ! » Immanquablement, le ciel du lecteur se couvre, car il sait avoir été trop souvent spectateur. \* ANNE PEYROUSE

poésie



Monette, Madeleine. *Ciel à outrances*. Montréal, L'Hexagone, 2013. 112 pg. ISBN 978-2896480296.

Reviewed by  
Emir Delic

Université Sainte-Anne, Nouvelle Écosse

Dans le corpus volumineux des textes abordant les événements tragiques du 11 septembre 2001, la poésie occupe une place privilégiée. En effet, c'est aux poètes, souvent amateurs et anonymes, que l'on doit les premiers écrits sur le sujet. Si ceux-là cherchaient avant tout à rendre compte de leurs expériences personnelles du cataclysme tout en les inscrivant dans un contexte social ou politique plus large – songeons, par exemple, à l'anthologie réalisée par les soins d'Allen Cohen et Clive Matson, *An Eye for an Eye Makes the Whole World Blind: Poets on 9/11* (2002) –, il faudra attendre quelque temps pour voir naître des oeuvres littéraires qui, en dépassant la chronique, parviennent à séparer la tragédie d'avec ses figurations et à interroger les possibilités et les impossibilités de sa représentativité. Ces textes, parmi lesquels on compte la poésie de Bob Hicok ("Full Flight", 2004), le théâtre de David Hare (*Stuff Happens*, 2004), la prose de Frédéric Beigbeder (*Windows on the World*, 2003), ou encore la bande dessinée d'Art Spiegelman (*In the Shadow of No Towers*, 2004), auscultent la tension difficile et constante entre les significations et les appropriations du 11 septembre dans la formation des imaginaires individuels et collectifs au sein des États-Unis et au-delà. Tel est le défi que s'est lancé également Madeleine Monette dans son premier recueil de poésie, intitulé *Ciel à outrances*.

Bien que cette parution inaugure une nouvelle forme dans sa palette scripturaire, Madeleine Monette n'est pas une inconnue du monde littéraire. De fait, son oeuvre primée prend son essor dès la publication, en 1980, de son roman *Le double suspect* (Prix Robert-Cliche). Au cours des prochaines décennies, tout en faisant des interventions publiques régulières, elle signera quatre autres romans et nombre de nouvelles avant d'être reçue à l'Académie des lettres du Québec en 2007. Et pourtant, Montréalaise d'origine, cette écrivaine au talent immense habite New York depuis 1979. C'est là une donne aussi curieuse que déterminante, l'auteure reconnaissant ouvertement l'influence exercée par sa ville d'adoption sur son parcours artistique.

Si la relation ambivalente que Madeleine Monette entretient avec la métropole new-yorkaise, où elle vit en anglais et écrit en français, a toujours influé sur son écriture, elle fonde en clair la profonde résonance poétique de *Ciel à outrances*. À vrai dire, en transformant la catastrophe du 11 septembre en prisme à travers lequel sont explorées les dévastations de l'époque contemporaine, la poésie prend ici un aspect



essentiellement fraternel, pour reprendre une idée chère à Paul Éluard (*L'évidence poétique*, 1937), en ce sens qu'elle dépasse "l'horizon d'un homme" pour rejoindre "l'horizon de tous" (1947). La fraternité se dégageant de *Ciel à outrances* participe en grande partie de sa fine structure, qui, telle une symphonie, se laisse diviser en quatre mouvements se répondant en échos.

En tête vient le poème "Le lait du ciel", qui compose à lui seul le premier mouvement du recueil. D'emblée, le sujet poétique s'affirme sous la forme d'un "on" indéterminé et se montre apte, de ce fait, à être l'incarnation de tous. Aussi, sous "le lait du ciel", sommes-nous tous semblables et affligés du même malheur :

depuis, on se réveille affolé  
 . . . . . on se regarde  
 soi-même sans plus savoir  
 qui est là, ce qu'on a déserté  
 une vie, sa propre vie  
 jamais habitée. (9)

Débouchant sur la non-coïncidence de soi à soi-même, le vide endémique évoqué dans ce passage s'avère d'autant plus stupéfiant qu'il n'a pas d'objet. Couplée à l'atemporalité – on est dans la période post-traumatique, mais on ne sait pas s'il est question d'un jour, d'une semaine, de mois, d'années – et à l'aspatialité, si j'ose dire – on pourrait être aussi bien à New York qu'à Bagdad, à Tripoli ou au Caire –, cette impossibilité de définir le vide dans son essence va de pair avec l'impossibilité de l'attribuer à un seul sujet.

De la généralité de la souffrance, on passe, dans le second mouvement de *Ciel à outrances*, à la particularité des impressions de ceux qui la ressentent à vif. Les poèmes deux à neuf du recueil portent ainsi sur le jour même du désastre, alors que le sujet poétique prête sa voix aux innombrables victimes, mortes et vivantes, du 11 septembre. Dans la cacophonie des paroles muselées et des regards médusés par les bruits du métal grinçant, les flammes ravageuses et la poussière envahissante, se profilent des vies prises au dépourvu par l'ineffable. Se dresse alors, un peu à la manière des "Portraits of Grief" publiés par le *New York Times* suivant l'effondrement des tours, une galerie de situations personnelles, dont la diversité reflète la texture cosmopolite et bigarrée de New York. D'un poème à l'autre, le lecteur se voit transporté de la marge à l'épicentre de la tragédie, prenant connaissance de *rapt*s affectifs scandés par des déchirements, des étouffements, des absences, qui s'imposent soudainement comme permanents.

Le dixième poème de *Ciel à outrances*, identifiable au troisième mouvement du recueil, en forme le centre névralgique. Unissant l'épars des poèmes qui le précèdent et l'unité de ceux qui le succèdent, le poème "Élan vital" porte sur les réactions des New-Yorkais et de tous ceux qui ont humé le "relent inhumain de pollution" (91) dû à la

catastrophe. Il est montré en somme comment l'acte de "marche[t] / avec les vivants" (95) et la "fidélité des lendemains" (93) triomphent, malgré tout, des "déchets de la terreur" (92). Or, pourrait-il en être autrement? Après tout, qui dit "élan vital" ne dit-il pas du même souffle, du moins si l'on se fie à Henri Bergson, "évolution créatrice" (1907)? Et celle-ci ne suppose-t-elle pas la capacité de résilience?

Le dernier mouvement sous-tendant la poésie de la fraternité que nous offre *Ciel à outrances* semble bien le suggérer. Formé des deux derniers poèmes du recueil, il superpose à l'aspect inchoatif des trois autres mouvements un aspect rétrospectif impliquant la décantation. À cet effet, le poème "Le ressac des sens" met en jeu une cartographie des sens en soubresaut, qui, en renvoyant à la cartographie des âmes en dérive tracée dans le premier poème, ranime la généralité du propos sur les désastres du monde. Toutefois, à la différence de la pensée indéterminée et diffuse de l'*incipit*, c'est la pensée critique qui se fraie maintenant un chemin, faisant le jour sur les affres de la médiatisation effrénée, sur la fragilité d'un consensus trop vite formé et sur l'emprise de la contemporanéité sur la réflexion éclairée. Une seule issue se présente dès lors pour démasquer les échafaudages de la réalité, à savoir la *poëisis* :

ah! l'intuition de se tourner  
vers les mots, le coeur balisé  
cassable entre les dents,  
portes d'entrée du seul réel  
qui tienne, qui se donne. (102)

Petit à petit, transparaissent de la sorte la quête de lucidité entamée par le sujet poétique de même que son désir de saisir l'insaisissable, de dire l'indicible. Mais n'est-ce pas là, très précisément, la tâche à laquelle on s'attèle en faisant face à des cataclysmes inimaginables comme celui du 11 septembre? Et il est évident que cette tâche ne saurait s'accomplir sans un appel aux vastes ressources du langage.

Lancé dès l'épigraphe de *Ciel à outrances* ("Pour tous ceux-là, se souvenir. Surtout imaginer"), cet appel traverse tout le recueil pour atteindre son apogée dans le poème qui le clôt. À preuve, l'anthropomorphisme acéré du "ciel" qui y trouve enfin son sens plein et son achèvement :

le lait du ciel a suri, bleu  
lisse il a tourné, ses caillots  
charbonneux font frémir  
l'oeil sur la langue  
.....  
chocs répercutés par-delà  
le bleu à plus soif  
ciel à outrances. (104)

Car, le matin fatidique du 11 septembre, ce qui est “tombé du ciel”, littéralement et figurativement, c’est un terrible fléau qui a désolé, outragé, toute l’humanité. Qui pis est, ce “ciel à outrances” ne cesse de hanter le monde, pouvant faire son apparition partout, et ce, *out of the blue*, justement. Voilà qui nécessite toujours et encore que la poésie vienne à la rescousse du sens.

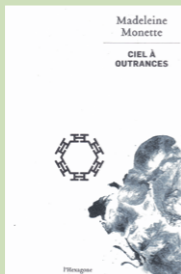
On le voit, *Ciel à outrances* se présente non seulement comme un hommage aux victimes du 11 septembre et comme une méditation sur les conflits contemporains, les dévastations de notre époque, l’emprise du passé sur le présent et l’avenir, et la nécessité de l’art, mais aussi, et peut-être surtout, comme une invitation à la rencontre d’autrui dans l’imagination, là où s’activent compréhension et compassion.

Comment peut-on marteler du beau avec du laid? Comment peut-on entrevoir du bonheur dans les abysses du malheur? Il faut lire, selon moi, le premier recueil de poésie de Madeleine Monette pour y trouver des éléments de réponse.

# CIEL À OUTRANCES

(l'Hexagone, 2014)

par Madeleine Monette



J'ai commenté ces poésies en avril 2013. J'y reviens, car je crois que l'image de la métropole qui se dégage des 12 poèmes projette un saisissant portrait, presque une fresque de la réalité protéiforme de la vie

urbaine menée dans une méga cité par des «je», des «elle» ou «il», comme je l'ai déjà écrit. Les personnages, si poétiques soient-ils, émergent de ce qui serait, sans eux, une masse de béton d'où montent des odeurs plus ou moins agréables et une cacophonie sonore assourdissante, sont de bien réels êtres humains. Puis, en relisant les vers de *Ciel à outrances*, j'ai revu, en transparence, les séquences des événements du 11 septembre 2001 qui sont impossibles à cicatriser. Encore maintenant, ces poèmes ressemblent à un suaire enveloppant non pas les corps, mais l'âme même des individus, voire de toute une société. J.-F. Crépeau

World Trade Center :  
15 ans après...

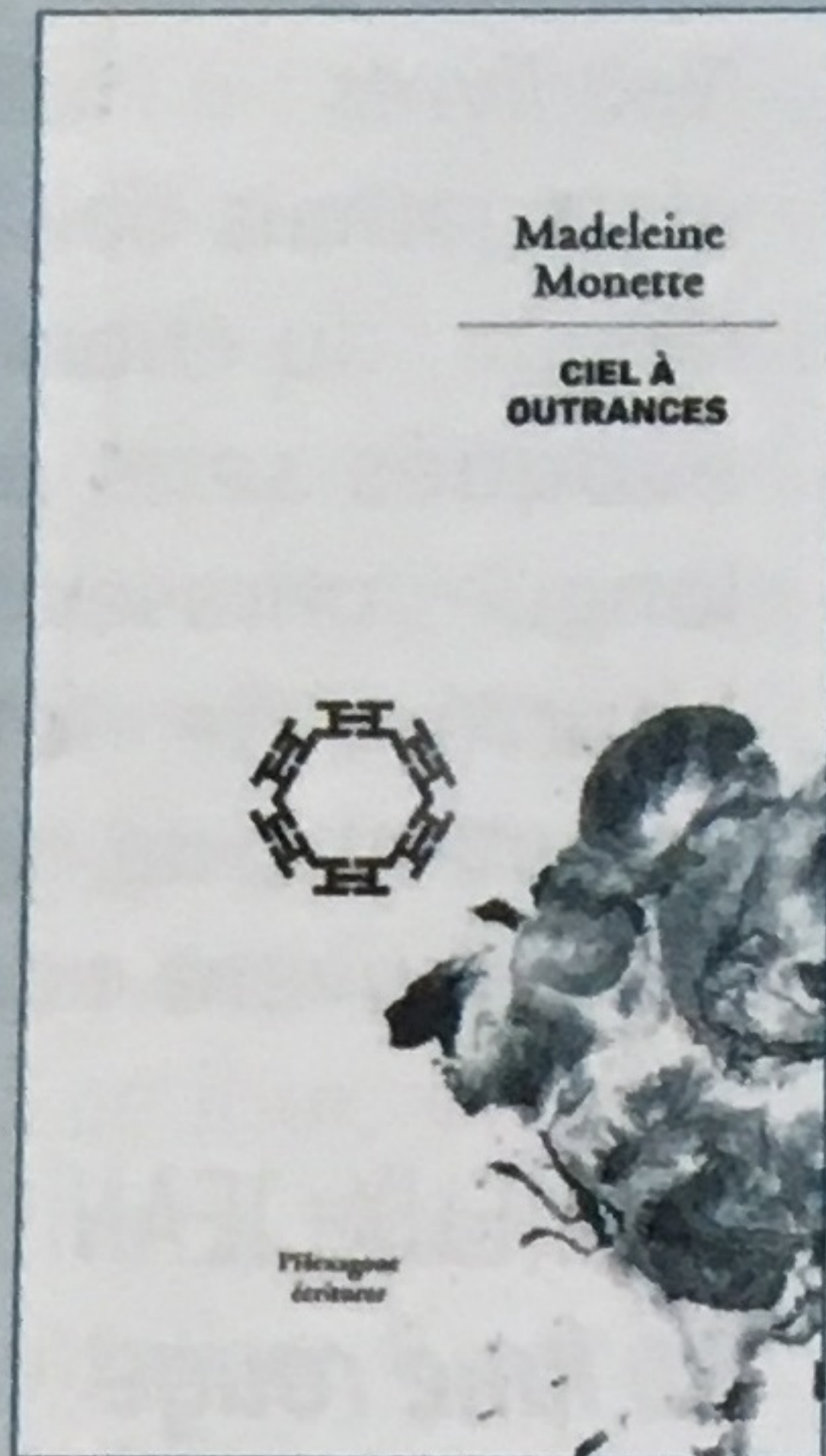
Je n'ai pas oublié. J'étais à mon bureau de *Lettres québécoises*, rue Saint-Hubert près d'Ontario. Mon fils Alexandre me téléphone. Il n'habite pas loin. Il m'annonce la nouvelle du World Trade Center. Je me précipite chez lui. Voyant ces horribles images, je ne cesse de répéter qu'une guerre mondiale aura lieu. Le monde entier est stupéfié.

Ce que l'on sait moins, c'est ce qu'ont vécu les gens qui étaient sur place et qui devaient poursuivre leur quotidien avec ce trou béant et horrible devant leurs yeux. Madeleine Monette, gagnante du prix Robert-Cliche en 1980 avec *Le double suspect*, vit à New York où, du reste, elle a terminé la rédaction de ce roman. C'est donc une New-Yorkaise depuis plus de trente-cinq ans.

Elle a vécu sur le terrain, comme on dit, cette tragique attaque contre le symbole du monde occidental, et c'est là l'intérêt de son recueil intitulé *Ciel à outrances* (Hexagone, 2013). Si le point de vue de Madeleine Monette à New York n'est pas unique, du moins est-il exceptionnel pour nous, Québécois, qui bénéficions d'un témoin nôtre sur le terrain au moment de l'écrasement des deux tours.

[...] rien ne tient / plus dans la peau quand on a vu / ce qu'on a vu, quand on sait, / vérités de tasse renversée, / d'océan vidé, béance brutale (p. 11)

Dans ce recueil, c'est moins la « béance brutale » qui nous happe – on l'a vue et



revue ! – que la tasse renversée. Nous entrons dans l'intime. Et c'est l'intérêt de ce recueil.

Il y a cette femme dont le mari est mort subitement dans son salon, et la peur que, ce drame, la veuve le vive esseulée. Et le directeur du salon funéraire qui lui dit, sans doute sans trop y croire :

*Courage ! n'annulez pas / [...] allons ! les proches / viendront, la cérémonie / sera votre plus beau geste* (p. 21)

Bien sûr, Madeleine Monette, dont l'écriture est de toute beauté, à la fois simple et sertie de très belles images, ne manque pas de décrire la « descente dans un noir épais / et boueux d'entrailles » (p. 11) pour fuir ces tours monstrueuses qui s'écrouleront peu après dans un immense nuage de poussière, mais cela n'empêche pas les inconnus d'avoir aussi droit à leur souffrance intime, même si personne ne pense à eux. C'est cette opposition entre l'intime et le spectaculaire qui constitue les deux pôles attractifs de ce recueil. Madeleine voit, mais elle regarde aussi ceux qui sont soudain devenus invisibles.

Comment ne pas être ému devant cette femme enceinte qui doit se rendre à l'hôpital dans le brouhaha assourdissant des sirènes et des cris ? Et le chauffeur de taxi qui lance à l'explorée pendant qu'elle est crispée de « peur, pour son corps / qui ne sait pas enfanter » (p. 34) :

[...] tenez bon ! / vous accoucherez comme / on le fait ici, sur des draps / blancs, parole d'Azize ! (p. 32)

Et ces pensées de la future maman : [...] on la repoussera / dans un coin, premiers secours / obligeant ! boyaux répandus, / faces arrachées des grands brûlés, / on veillera au plus pressé (p. 35)

Et lorsque la future maman regarde ceux qui ont péri, elle le fait avec la même humanité : dix ans plus tôt, il a enjambé / des cadavres sablonneux, / un océan, pour venir taper ici / des chiffres sans joie ni poids, / longs rubans comptables (p. 49). Ce thème de l'émigré revient un peu plus loin, au sujet d'une fille dont « ses jeunes parents à fond de cale, / clandestins venus lui donner la vie / et les États-Unis » (p. 59). Ceux-là font partie de la cohorte qui a rêvé de richesses et qui se retrouve parmi la masse qui n'a pas trouvé la fortune tant souhaitée...

Vers la fin, c'est le monde de l'apocalypse qui revient en force. Une description qui ne laisse pas de répit et puis réapparaît une autre immigrée, Eugenia Svoboda, qui doit s'appeler *Genna*, « c'est plus court / et familier » (p. 78), ce sentiment, donc, que tous ne peuvent pas être de véritables Américains. Il faudra attendre une ou deux générations. En somme, le bonheur est rarement à la portée de la main.

Ainsi, le constat qui se dégage de ce recueil, c'est que la solitude est l'apanage des uns et des autres et sans doute aussi l'idée que le bonheur est rarement au rendez-vous, encore moins quand deux avions défoncent les deux tours du World Trade Center. Rien n'est parfait en ce bas monde, mais cela n'empêche pas qu'on puisse écrire de belles pages sur un innommable désastre...